

que dans un endroit particulier, et si près du morai, ont été plantés par ces hommes; et l'inspection de ceux qui étaient tombés nous fit juger que la plantation n'avait pas eu lieu depuis plus de cinquante ans.

« Une particularité remarquable est l'existence du morai. Quelque peu nombreuse qu'ait été la troupe des infortunés qui se réfugièrent sur ces îlots, ils pensèrent qu'ils ne pouvaient se dispenser d'y avoir un lieu d'adoration. Elles prouvent que quoique ces hommes aient des idées erronées de l'Être suprême, ils conservent parmi eux les mêmes traditions, et que malgré les noms particuliers que les habitans de chaque île donnent à leur divinité protectrice, le mode d'adoration étant partout le même, annonce que la tradition dérive d'une source commune.

« Les opinions des hommes varient sur la formation de ces îles basses. Cette masse de matière croît-elle comme un arbrisseau, ou est-elle l'ouvrage de millions d'animalcules? c'est ce que je laisse à décider aux savans. Il paraît toutefois que dans leur état parfait ces masses n'approchent de la surface de la mer que dans les endroits où elle brise sur elle. La partie de l'île sur laquelle nous étions me parut s'être élevée sur une largeur de douze cents à dix-huit cents pieds. L'action violente de la mer contre le bord extérieur avait

brisé les parties saillantes. Celles-ci, poussées par les lames vers la lagune, en brisent d'autres parties et les emportent. Une tempête impétueuse les porte à une certaine distance du bord de la mer, en forme de chaîne, et sur le bord de la lagune. C'est évidemment ce qui a eu lieu ici. La première chaîne est à moins de trois cents pieds de la lagune, et à peu près à dix-huit cents pieds du bord du récif voisin de la mer. La seconde chaîne est à moins de trente pieds de la première, et le sillon qui les sépare a dix à douze pieds de profondeur. Les autres chaînes, en grand nombre, sont à peu près à la même distance entre elles; elles ne diffèrent qu'à proportion de la force des tempêtes qui les ont élevées. Elles ne sont composées que de grands blocs de corail qui dénotent leur origine; et leur direction, qui est à peu près du nord au sud, prouve que des coups de vent de l'ouest ont pu seuls produire cet effet de ce côté de l'île. L'on sait que les vents qui soufflent de ce côté, bien qu'ils ne soient pas très-forts, élèvent des vagues plus creuses et plus pesantes que ne le font les autres. A peu près à six cents pieds du bord extérieur du récif, les pierres après avoir roulé sur un espace plat de cette largeur, forment un mur escarpé, qui n'a pas moins de vingt-cinq à trente pieds au-dessus de la surface de la mer; mais elles sont poussées même par-dessus

cette élévation, et se portant à une distance considérable au-delà, couvrent quelques-unes des chaînes précédentes, et forment une pente douce. On ne peut se faire une idée des blocs énormes de corail solide jetés jusqu'au milieu de la hauteur du mur escarpé dont je viens de parler. Je ne remarquai aucune autre partie de l'île où de semblables effets de tempêtes fussent visibles. Dans quelques endroits, surtout au sud-est, et où le terrain n'a pas plus de six cents pieds de largeur, il était bas et couvert de sable de corail blanc très-fin, mêlé de végétaux décomposés et de feuilles de plantes qui y croissent. C'est en général la nature du sol. Cette substance d'origine végétale et le sable de corail sont portés par le vent même sur les plus grandes pierres, et les arbres y sont plus vigoureux et plus abondans que dans les autres endroits.

« Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 4 de juin que nous vîmes Santa-Christina; une des îles Marquésas. Le 5 nous étions à cinq milles de la baie de la Résolution, lorsque nous vîmes deux hommes qui venaient à nous dans une chétive petite pirogue, qu'ils n'enaient à flot qu'en vidant sans cesse l'eau. Ignorant qu'ils eussent l'intention de venir à bord, et ne concevant pas dans ce cas qu'ils pussent nous y être utiles, nous continuâmes à porter toutes nos voiles, et pas-

sâmes auprès d'eux avec une grande vitesse; ils s'en aperçurent, et plus jaloux de venir à bord que nous ne l'imaginions, l'un d'eux sauta dans l'eau, saisit un cordage que nous lui jetâmes, et parvint très-adroitement en s'aidant de ses mains à la galerie de derrière, où nous les primes tout nus. D'abord il regarda la chambre avec surprise; mais il se remit bientôt et courut sur le pont. Il était tellement tatoué de la tête aux pieds, que l'on ne voyait pas la couleur naturelle de sa peau. Il parlait très-vite; Crook et les Taïtiens le comprirent assez bien. Il avait l'air très-sérieux, parce qu'il désirait de nous voir virer de bord pour recueillir son compagnon; il nous fit entendre que c'était son père, ajoutant que si nous ne nous dépêchions pas, il lui serait impossible d'aller jusqu'à l'île dans une pirogue si délabrée, car le vent était fort. Ses inquiétudes furent dissipées, nous primes son père à bord et la pirogue à la remorque; mais bientôt elle se brisa en morceaux, ce qui ne parut pas les inquiéter beaucoup. Ils donnèrent leur avis sur la manière de manœuvrer pour entrer dans la baie; on s'y conforma: l'on s'en trouva bien, et l'on admira leur habileté dans l'art nautique.

« Quoiqu'il fit déjà sombre lorsqu'on laissa tomber l'ancre à sept heures du soir, deux femmes vinrent de terre à la nage, sans doute dans l'es-

poir d'être bien reçues. Quand elles virent qu'on refusait de les admettre, elles restèrent à nager autour du vaisseau pendant plus d'une demi-heure, criant d'un ton dolent : *Ouaheiné, ouaheiné*, c'est-à-dire, femme ! ou nous sommes des femmes. On resta inflexible; elles retournèrent à terre de la même manière qu'elles étaient venues. Nos deux pilotes les suivirent; mais ce ne fut qu'après avoir employé tous leurs raisonnemens auprès du capitaine pour leur permettre de passer la nuit à bord; certainement on leur aurait accordé leur demande pour les récompenser de la confiance implicite qu'ils avaient en nous, si par là on n'avait pas établi une règle dont d'autres auraient voulu profiter.

« Les mêmes personnes qui nous avaient accosté les premières, revinrent le 6. Sept femmes jeunes et belles nageaient dès le matin autour du vaisseau; elles étaient entièrement nues, à l'exception d'une ceinture de feuille qui leur entourait la taille; elles restèrent trois heures autour du vaisseau en répétant : *ouaheiné!* Enfin plusieurs Indiens étant venus à bord; l'un d'eux qui était le chef de l'île demanda que sa sœur fût prise à bord, ce qui lui fut accordé. Elle était d'une couleur claire qui tirait sur un jaune agréable; ses joues offraient une teinte de rouge; elle était forte, mais si bien proportionnée, ainsi que ses compa-

gnes, qu'il eût été difficile de trouver des modèles plus parfaits pour les peintres et les sculpteurs. Notre Taitienne qui était de couleur claire, jolie et bien faite, se trouva éclipsée par ces femmes, et je crois sentit vivement son infériorité; néanmoins elle l'emportait sur elles par l'amabilité de ses manières, et possédait à un plus haut degré la douceur et la sensibilité naturelles à son sexe. Elle fut honteuse de voir sur le pont une femme entièrement nue, et lui donna un vêtement complet en étoffe de Taïti neuve; il lui allait très-bien. Celles qui étaient encore dans l'eau, et dont le nombre s'accroissait à chaque instant, nous importunèrent alors davantage pour être admises à bord, espérant en recevoir autant. On eut pitié d'elles, et on les laissa monter à bord; elles furent un peu déçues dans leur espérance, car elles ne furent pas toutes habillées comme la première; et les chèvres leur enlevèrent leur espèce de vêtement en mangeant les feuilles qui les couvraient; elles avaient beau se tourner d'un autre côté pour éviter ces animaux, d'autres les attaquaient, et elles furent mises complètement nues.

« Le chef était Tenaé fils aîné de Honou qui régnait du temps de Cook; il arriva dans une pirogue assez belle, et présenta au capitaine une

canne longue de huit pieds, et ornée à un bout de boucles de cheveux humains très-proprement tressés, des ornemens de tête et de poitrine. Ayant aperçu un fusil sur le pont, il le porta avec précaution au capitaine, et le pria de le faire dormir. Il reçut une hache, un miroir, une chaîne de cou pour le suspendre, et une paire de ciseaux; ce dernier objet très-estimé aux îles des Amis et de la Société, n'excita pas son attention, et il sembla qu'il en ignorait l'usage. Deux de ses frères qui l'accompagnaient, ne témoignèrent de désir pour aucun objet. Ils avaient tous l'air préoccupés, et ressemblaient à des gens qui ne peuvent qu'avec peine se procurer la subsistance, bien qu'ils eussent quelquefois des accès de rire extravagans, et qu'ils se missent à parler avec une volubilité excessive; naturellement les femmes ne le leur cédaient pas sur ce point. Il paraît qu'ils éprouvaient une grande disette, car tout le temps qu'ils furent à bord, ils se plaignirent de la faim, et demandèrent à manger. Nous ne pûmes en donner qu'à quelques-uns de ces pauvres affamés, car ils étaient en trop grand nombre: quant aux femmes, elles sont dans un tel état de sujétion, que si elles obtenaient quelque chose, et ne pouvaient pas le cacher, les hommes le leur enlevaient. Le soir ceux qui n'avaient pas

de pirogues, et c'étaient les plus nombreux, sautèrent tous ensemble dans la mer et gagnèrent l'île à la nage.

« Quand nous eûmes communiqué au chef notre intention d'établir deux de nos compagnons parmi eux, il parut enchanté de la proposition, et dit qu'il leur donnerait une maison et une part dans tout ce qu'il avait.

« Je le suivis à terre avec M. Harris, M. Crook, Pierre et Tom. Ténéa nous reçut sur la rive, et après avoir un peu marché nous pria de nous arrêter. Nous supposâmes que c'était pour satisfaire la curiosité des insulaires, qui formèrent un cercle autour de nous; les plus proches s'assirent afin que ceux qui étaient par derrière pussent voir par-dessus leurs têtes. La sœur de Ténéa ne suivant pas l'exemple des autres, il la réprimanda, ce qui la fit pleurer. Après que nous fûmes ainsi restés un quart d'heure, nous remontâmes une vallée avec le chef et son frère, que beaucoup de jeunes gens accompagnaient. Les racines des arbres qui traversaient la route et les gros cailloux qui les remplissaient, la rendaient mauvaise: aussi étions-nous très-fatigués en arrivant à la maison du chef, quoique nous nous fussions reposés trois fois; à chacune on nous apporta dans des écales de coco de l'eau excellente d'un ruisseau qui coule dans la vallée. L'arbre à pain, le cocotier

et d'autres grands arbres nous procurèrent un ombrage bien nécessaire par la grande chaleur. Ténéa nous conduisit à une de ses meilleures maisons, et nous dit qu'elle était destinée aux frères, qui pourraient l'occuper aussitôt qu'il leur plairait; elle avait vingt-six pieds de long, sur six de large, dix pieds de haut sur le derrière et seulement quatre sur le devant; le toit en était très-aigu. Une grande natte en couvrait le plancher d'une extrémité à l'autre, et on voyait aussi dans l'intérieur de grandes calebasses, des appareils de pêche et quelques lances. Le chef avait à une des extrémités ses ornemens renfermés dans deux caisses de bambou; il nous montra entre autres deux énormes touffes de plumes de la queue du paille-en-cul, qui formaient une parure très-élégante, et à laquelle il paraissait attacher un grand prix.

« Le chef ne nous offrit à manger que quelques cocos; c'était tout ce que les insulaires avaient, avec un peu de pâte de fruit à pain aigre. On voyait courir çà et là des cochons et de la volaille, mais en petite quantité; on était dans la saison de la disette; lorsque nous mîmes pied à terre, un Indien courut à moi, et me fourra dans la bouche un morceau de pâte aigre, croyant sans doute, vu la circonstance, me faire un grand plaisir. Du reste, Ténéa nous traita très-

bien, et les naturels témoignèrent beaucoup de joie de nous voir.

« Quand nous fûmes de retour à bord, le capitaine appela les deux frères, pour connaître leur opinion sur l'île, et savoir s'ils étaient toujours décidés à s'y établir. M. Crook répondit qu'il y était encouragé par l'accueil qu'ils avaient reçu; qu'il était content de la maison qu'on leur avait assignée, et que si les subsistances n'y étaient pas aussi abondantes que dans les autres îles, ce ne pouvait être un obstacle à ce qu'il s'y fixât, puisque, dans son engagement, il n'avait pas eu ni n'aurait jamais ses aises en vue. « D'ailleurs cette saison de disette doit avoir un terme, ajouta-t-il, et il y a, suivant les apparences, des temps de fécondité... » M. Harris hésita dans sa réponse, comme un homme agité de craintes. Son opinion fut absolument contraire à celle de M. Crook. Il exprima une désapprobation absolue de tout ce qu'il avait dit; en un mot sa fermeté et son ardeur semblaient l'avoir totalement abandonné. Toutefois la bonne réception que le chef et les naturels avaient faite aux Anglais, repoussait toutes les objections qui auraient pu concerner ceux-ci. Il fut convenu que les frères descendraient à terre le lendemain avec leurs lits, et feraient un essai. Si ensuite ils jugeaient qu'il n'y avait pas de sûreté pour eux à rester, et en donnaient de bonnes rai-

sons, ils pourraient revenir à bord, car ils ne devaient pas agir par contrainte.

« On a observé que l'honnêteté n'est pas une vertu connue chez les insulaires du grand océan, surtout quand nos marchandises sont exposées à leurs regards. Les naturels de Santa-Christina n'avaient pas paru très-empresés de faire des échanges avec nous; mais quelques-uns avaient trouvé le moyen, le 6 dans la soirée, de soulever le verre d'une de nos meilleures boussoles, et de voler le carton et l'aiguille, puis ils avaient remis le verre en place. Nous en parlâmes au chef et à plusieurs autres. Toutes nos tentatives de recouvrer ces objets par la douceur furent inutiles: nous ne voulions pas en employer d'autres. L'affaire en resta là; mais les naturels semblèrent reconnaître qu'ils avaient fait quelque chose de mal, car le 7 ils ne vinrent à bord que long-temps après l'heure du déjeuner.

« L'après-midi M. Crook alla à terre, emportant son lit et quelques habits. Je l'accompagnai, pour voir comment il serait reçu. M. Harris refusa d'aller avec lui, sous prétexte de faire de ses effets de petits paquets qu'il lui serait plus aisé de transporter dans le haut de la vallée. Le frère du chef quitta le vaisseau avec nous. Tenaé nous reçut sur le bord de la mer, et nous traita avec les mêmes égards et la même bonté que la veille. Une foule

immense nous suivit. Quelques insulaires se chargèrent du bagage, et le portèrent dans la maison destinée aux frères. Un instant après on l'en ôta, et on nous conduisit dans une autre maison plus grande, éloignée de trois cents pieds de la première. Elle était sur une plate-forme carrée construite en pierres, et soutenue par-devant par un mur haut de six pieds; car elles sont toutes bâties sur des pentes. Il y avait dans l'intérieur une sorte d'écusson à la mémoire de Honou; il était artistement fait en petits roseaux placés perpendiculairement, obliquement et horizontalement, et hauts de huit pieds, qui composaient un côté de la pyramide. Il y avait à chaque extrémité un tambour qui ressemblait à ceux de Taïti, et beaucoup plus long. Sur la même plate-forme s'élevait une autre maison sur une petite éminence. En avant, et à une petite distance de sa façade, étaient placées deux statues humaines, grossièrement sculptées en bois, à peu près de grandeur naturelle. Par derrière et contre la paroi de la maison, on voyait trois autres écussons faits comme celui dont il vient d'être question. Celui du milieu, qui était le plus grand, portait au sommet une figure d'oiseau: les roseaux qui le composaient étant teints de diverses couleurs, produisaient un bel effet. La maison n'avait ni porte ni aucune ouverture;

ma curiosité, vivement excitée, me porta à ouvrir un trou sur un des côtés, pour regarder ce qu'elle renfermait : je vis un cercueil fixé sur deux poteaux, à peu près à trois pieds au-dessus de terre. Tenaé survint : voyant qu'il n'avait pas l'air fâché, je rouvris le trou, et lui indiquai le cercueil : Honou, s'écria-t-il à l'instant, et répéta ce mot plusieurs fois. Je sus ainsi que c'était son père, et je crus m'apercevoir qu'il était content de ce que je faisais attention à l'honneur qu'il avait rendu à sa mémoire. Le cercueil était de forme cylindrique et enveloppé de tresses de fibres de coco peintes de diverses couleurs. Ce sépulcre, la maison de Crook, les arbres, en un mot tout ce qui se trouvait dans l'enceinte de la plate-forme était tabou, c'est-à-dire sacré, et l'approche en était interdite aux femmes.

« Je laissai le Taïtien Tom tenir compagnie à Crook pendant la première nuit, et je retournai à bord. En descendant la vallée, j'observai qu'elle était bien garnie d'arbres à pain : les fruits n'étaient pas mûrs. Les cocotiers étaient moins nombreux. Il y avait aussi des bananiers, des chis et d'autres arbres à fruit ; ils sont généralement plantés dans des enclos entourés de mur en pierre hauts de six pieds, et qui renferment aussi la maison du propriétaire. Quelques-uns de ces ver-

gers sont tellement infestés de mauvaises herbes, qu'ils ne font guère honneur à l'activité des insulaires.

« Lorsque le canot arriva pour me prendre, il était chargé d'autant de naturels qu'il avait pu en contenir, et qui profitaient de cette occasion pour s'épargner la peine de nager. Le frère du chef marqua le désir de m'accompagner à bord. Je refusai de le prendre, parce qu'il était presque nuit ; il en fut si affecté, qu'en s'en allant il fondit en larmes.

« Il vint tant d'Indiens à bord le 8, que nous ne pouvions travailler qu'avec beaucoup de difficultés à raccommo-der les manœuvres. Les femmes étaient en grand nombre, et toutes dans le même état de nudité qu'auparavant, ce qui engagea nos gens à donner à chacune une pièce d'étoffe de Taïti. A terre ces femmes sont vêtues décentement ; mais quand elles vont se jeter à la mer pour nager, elles laissent derrière elles leur vêtement, qui ne supporte pas l'eau, et ne couvrent leur nudité qu'avec quelques feuilles.

« Dans la matinée le capitaine reçut une lettre de M. Crook, qui exprimait sa satisfaction de son nouveau logement. « A l'approche de la nuit, disait-il, on me laissa seul. Je me recommandai à Dieu, et je me couchai, après avoir mis mes habits à terre, près de mon hamac. Surpris le matin

en m'éveillant de ne pas les trouver, je pensai que j'aurais à rendre un compte peu favorable de cette nuit d'essai ; mais avant que j'eusse eu le temps de me livrer à des soupçons injustes, le chef vint avec chaque objet soigneusement enveloppé dans un paquet. »

« Un instant après que le capitaine eut fini de lire cette lettre, il vit arriver Ténaé, son frère et M. Crook. On s'efforça de leur faire la meilleure réception possible : M. Wilson donna à Ténaé une couronne ornée qui lui plut beaucoup, un morceau d'étoffe, un couteau et quelques vrilles. Ce qui lui fit le plus de plaisir fut une grande conque. Ces insulaires donnent volontiers en échange des cochons, ou tout autre chose. Au reste ils sont dans un état de nature et d'ignorance, ou plutôt de stupidité tel, que malgré la grande quantité d'outils de fer qu'on a laissés parmi eux, ils ne se sont pas encore occupés d'en connaître l'usage. C'est pourquoi ils mettaient peu de valeur aux objets que nous avions, à moins qu'ils ne pussent les voler, ce qui augmente toujours le prix d'un objet. Ils ne s'embarrassaient pas des clous et des outils ; ils recherchaient avec assez d'empressement les chats et les chèvres. Ils obtinrent quelques-uns des premiers ; mais nous n'avions pas de boucs. Ils se servent des conques lorsqu'ils vont se faire une visite d'une vallée à une autre ; et ar-

rivés au sommet des montagnes, ils en sonnent de toutes leurs forces, et écoutent avec un plaisir et un orgueil inexprimables l'écho qui retentit au loin.

« Ténaé montra aujourd'hui plus de familiarité qu'à sa première visite : il examina la chambre avec beaucoup d'attention ; mais ce ne fut pas avec la pénétration et le discernement des naturels des îles des Amis. Ayant touché par hasard le cordon de la sonnette de la chambre, il fut frappé d'un étonnement mêlé d'admiration qui n'appartient qu'à un sauvage ; il fit aller de nouveau la sonnette, et se tourmenta pendant plus d'un quart d'heure pour savoir d'où venait le son. Ténaé a l'air réfléchi, et tous les dehors du chef et du père d'un village. Nous étions émus de pitié de voir un homme auquel la nature a peut-être départi des talens capables d'explorer ses mystères, confondu par une chose si simple. Hélas ! dans ces contrées lointaines, éloignées de toutes les routes des sciences, les talens et les qualités d'un génie isolé sont plongés dans l'obscurité, et de même que les beautés cachées dans le bloc de marbre, attendent l'habileté de l'ouvrier pour les en tirer.

« Nous n'étions pas peu touchés, d'un autre côté, de voir nos matelots occupés à réparer les agrès, servis par des troupes de femmes charmantes, qui leur passaient les matériaux ou portaient les seilles à goudron, et se livraient à ce tra-